

La Commune

ASSOCIATION DES AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS (1871) · 2017 TRIMESTRE 4



ПЕТЕРБУРГ-ГОСТА-

**МЕРТВЕЦЫ ПАРИЖСКОЙ КОММУНЫ
ВОСКРЕСЛИ ПОД КРАСНЫМ
ЗНАМЕНЕМ СОВЕТОВ!**

NUMÉRO

72

UN PEUPLE EN MOUVEMENT

Quand une société se bloque, le peuple revient parfois sur le devant de la scène. Et, à ce moment-là, comment s'étonner que la Commune s'offre à nous comme un remarquable cas d'école ?

Au printemps de 1871, la France est exsangue, militairement vaincue, occupée, amputée, en panne d'institutions. La République proclamée est fragile, minoritaire, menacée. Or, dans l'instinct le plus sombre, surgit l'étincelle populaire du 18 mars, à la fois prévisible et inattendue. Des années de pouvoir bonapartiste, de spéculation effrénée, d'anémie démocratique ont certes attisé le mal-vivre des démunis, l'amertume des pauvres, la colère des travailleurs. Mais les catégories populaires éparpillées, mal logées, chassées des centres-villes, semblent n'avoir plus de repères. L'Empire a accru l'exploitation qui les enserme, mais la République, qui les a abandonnées en 1848, ne semble toujours pas décidée à se tourner vers elles.

Il suffit alors d'un événement, fortuit mais chargé de sens — la confiscation des canons de la Garde nationale — pour que s'attise la flamme. Tandis que les structures d'action collective restent instables, les organisations de défense incertaines, les formations politiques encore peu nourries, des femmes et des hommes se mettent en mouvement. Celles et ceux qui se côtoyaient sans toujours se connaître, ouvriers, employés, artisans, gens de maisons, intellectuels, tant d'autres encore s'assemblent en agissant. Ils étaient dans l'ombre de la vie quotidienne ; ils passent dans la lumière de l'action publique.

En s'engageant, les simples gens se font peuple politique. Les dominés deviennent, un temps trop bref, des acteurs à part entière, se réunissant en corps, discutant, décidant, agissant, combattant enfin. Les notabilités les contenaient à la lisière du suffrage universel ? Ils installent les mécanismes d'une démocratie directe. Le droit au travail, proclamé en 1848, restait une abstraction ? Ils jettent les bases d'une République sociale. Le centralisme napoléonien rabougrissait l'initiative du bas ? Ils proclament les vertus d'une fédération des libertés communales.

On sait aujourd'hui le retard que la cruelle répression de la Semaine sanglante fit prendre à la République. De longues années sont passées, mais aujourd'hui que l'Assemblée nationale a enfin répondu à notre demande en adoptant une résolution réhabilitant les communards, il est bon de faire de leur exemple un sujet de réflexion utile pour l'action. La démocratie est bien peu de chose quand le peuple est aux abonnés absents. La République est bien fragile quand les catégories populaires, marginalisées, ne se constituent pas en peuple acteur de son propre destin.

■ LA COORDINATION DES AMIES ET AMIS
DE LA COMMUNE DE PARIS 1871

EN COUVERTURE

« Aux morts de la Commune
de Paris grandis sous le drapeau
rouge des Conseils »

Vladimir Kozlinski
Fenêtre Rosta, 1924





PLACE DE LA RÉPUBLIQUE À PARIS

UN HYPER-LIEU ?



C'est une banalité de dire que nous vivons dans un monde globalisé : les trajets sont réduits, les moyens de communication informent 24 heures sur 24 en direct ; les écrans sont présents dans nos vies personnelles ou professionnelles et, en quasi-permanence, dans les mains de ceux qui se déplacent en ville. Dans un livre récent, un géographe, Michel Lussault, a forgé le concept nouveau d'*hyper-lieu*¹. En introduction, il indique pratiquer « *la géographie pour comprendre la façon dont les individus et les sociétés fabriquent leurs cadres de vie et spatialisent leurs activités* ». Il se demande si la spatialisation de l'espace implique obligatoirement une « *forte atténuation des singularités des sociétés et de leurs territoires* ». L'architecture de grande hau-

teur des villes ou de certains de leurs quartiers, les vastes centres commerciaux, les plates-formes autoroutières, ferroviaires², aéroportuaires vont effectivement dans le sens de l'uniformisation.

Comment définir un *hyper-lieu* ? C'est un lieu caractérisé par des flux de toutes sortes, économiques, politiques, touristiques, qui constituent un point de « *concentration maximale* ». Parmi les divers lieux évoqués, l'auteur étudie Venise, localisation superbe et fragile née de l'ingéniosité des hommes, lieu touristique exemplaire « *de ce que le monde est devenu pour le meilleur et pour le pire* ». Tout autre est Times Square par exemple, ni véritable place ni caractéristiques architecturales particulières mais devenu l'emblème de la « *Global City que constitue New-York* », sorte de « *plateau de télévision à ciel ouvert* » connecté en permanence sur le monde.



« La nouvelle place du Château-d'Eau » vers 1860, musée Camavalet, cabinet des Arts graphiques, ©Carnavalet

À Paris un certain nombre de places, la Bastille, la Nation, la République, qui témoignent d'événements majeurs de notre histoire, sont devenues, depuis la fin du 19^e siècle, des lieux de l'expression citoyenne : rassemblements, manifestations, points de départ ou de dispersion de parcours militants. Par ailleurs, un lieu peut être redéfini à partir d'événements spectaculaires et devenir pour un temps un point de cristallisation de l'attention collective. À partir de ce type de lieux, et « *en raison même de leurs caractéristiques, certains entendent porter la contestation de la mondialisation capitaliste et même proposer de nouvelles formes spatiales de vie en commun* ». Il en fut ainsi de notre place de la République à Paris. Début janvier 2015, puis en novembre 2015, suite aux attentats commis à Paris ou lors de mouvements politiques et sociaux de grande ampleur en 2016, la place de la République est devenue un « *lieu-événement* » puis un « *alter-lieu* ».

Cette place, dénommée au début du 19^e siècle place du Château-d'Eau, a pris une nouvelle configuration de 1856 à 1865, suite à l'ouverture de

grandes artères haussmanniennes, puis sa dénomination actuelle en 1879, avec l'inauguration de la statue de la République le 14 juillet 1884. En 1870, à proximité de la place du Château-d'Eau, il y avait des lieux d'effervescence et de réflexion politique et sociale. Ainsi c'est au Tivoli-Vauxhall, rue Léon Jouhaux (à l'époque rue de la Douane), que fut constitué, le 15 mars 1871, le Comité central de la Garde nationale, qui joua un rôle déterminant dans la réussite de l'insurrection du 18 mars 1871. Très proche également, la place de la Corderie, survivance actuelle étonnante de ce que fut le Paris populaire de la fin du 19^e siècle, avec au n°14 (à l'époque le n°6) l'immeuble qui fut le siège de la Fédération parisienne des Chambres syndicales, du Comité central républicain des vingt arrondissements et de la section parisienne de l'Internationale : c'est là qu'a été pensée et élaborée l'œuvre sociale de la Commune. C'est ici même qu'il y a quelques années, lors d'un parcours communard, notre ami Yves Lenoir, passeur érudit et chaleureux de tout ce qu'il savait de l'histoire de la Commune, a fait

découvrir à quelques marcheurs, un beau texte de Jules Vallès concernant la place de la Corderie :

« Connaissez-vous entre le Temple et le Château-d'Eau, pas loin de l'Hôtel-de-Ville, une place encaissée toute humide, entre quatre rangées de maisons. Elles sont habitées, au rez-de-chaussée, par des petits commerçants dont les enfants jouent sur le trottoir. Il ne passe pas de voitures. Les mansardes sont pleines de pauvres. On appelle ce triangle vide place de la Corderie [...] »

14 rue de la Corderie, de nos jours



Regardez bien cette maison qui tourne le dos à la caserne du faubourg et jetez un œil sur le marché. Elle est calme entre toutes les autres. Montez.

Au troisième étage, une porte qu'un coup d'épaule ferait sauter, et par laquelle on entre dans une salle grande et nue comme une salle de collège. Saluez ! Voici le nouveau Parlement !

C'est la révolution qui est assise sur ces bancs, debout contre ces murs, accoudée à cette tribune, la révolution en habits d'ouvrier ! C'est ici que l'Association internationale des travailleurs tient ses séances et que la Fédération des corporations ouvrières donne ses rendez-vous »³.

Pour Michel Lussault, si des villes de différents pays deviennent pour diverses raisons des espaces mondialisés présentant une certaine uniformisation, ces lieux conservent cependant leur spécificité, résultant de leur « localisation » et de leur passé. La place de la République correspond bien à ce schéma, ainsi qu'à la caractérisation des lieux de mémoire définis et recensés dans les ouvrages dirigés par Pierre Nora à partir des années 1980⁴ : « des lieux-carrefours donc, traversés de dimensions multiples ». Si la place de la République ne figure pas en tant que telle dans les ouvrages de Pierre Nora, on y trouve le Sacré-Coeur à Montmartre et le Mur des fédérés au Père-Lachaise, des lieux de mémoire étroitement liés à l'événement-Commune, de l'insurrection du 18 mars à fin mai 1871.

ALINE RAINBAULT

(1) Michel Lussault, *Hyper-lieux - Les nouvelles géographies politiques de la mondialisation*, Editions du Seuil, 2017. (2) Un forum à la gare de Lille-Flandres s'est réuni, le 22 mai 2017 sur le thème de *La gare, une nouvelle place en ville*. (3) Jules Vallès, *Le Cri du Peuple* du 27 février 1871, texte repris dans *L'Insurgé* paru un an après sa mort en 1885. (4) Pierre Nora, *Les Lieux de mémoire - La République - La Nation - La France*, Gallimard, première édition successivement en 1984 (1 vol.), 1986 (3 vol.), 1992 (3 vol.), Quarto Gallimard, 1997 (3 vol.).

1917 LÉNINE, LES BOLCHEVIKS ET LA COMMUNE DE PARIS

P our Lénine et les bolcheviks, la Commune de Paris est une référence politique fondamentale. Entre 1905 et 1920, Lénine consacre vingt-cinq textes à la Commune de Paris. Dans ces textes, il ne s'agit pas d'encenser la mémoire de la Commune, mais de répondre à l'intense polémique qui traverse la social-démocratie russe et fractionne définitivement le POSDR (Parti ouvrier social-démocrate de Russie) dès la révolution de 1905. L'analyse de Marx sur la Commune est dès ce moment le « pont aux ânes » qui sépare les révolutionnaires bolcheviks des « renégats mencheviks ». Tous les acquis de la Commune sont alors mobilisés dans ce combat politique.

Dans les polémiques acharnées qui l'opposent aux réformistes comme Kautsky et Plekhanov sur toutes les questions de la révolution, Lénine, comme Marx, s'appuie sur l'expérience du mouvement ouvrier, notamment la révolution de juin 1848 et la Commune de Paris. Pour eux, ces « grandes révolutions » sont grandes parce qu'elles vont au-delà des exigences immédiates du moment où elles se déroulent. Elles apportent la preuve tangible que la société des exploités, des « traîne-sabres » et des curés a fait son temps, et que la classe ouvrière peut et doit diriger la révolution socialiste à venir.



Lénine à Moscou
le 28 août 1918

APPRENDRE DU MOUVEMENT OUVRIER AVEC MARX

Marx se met à l'école de la Commune. En septembre 1870, dans une adresse à l'AIT, il avait dit que la révolution serait une folie à la chute de l'empereur. Mais il va être très attentif aux événements qui se déroulent à Paris. En avril 1871 il écrit, enthousiaste, à Kugelmann pour soutenir et glorifier les héroïques ouvriers parisiens qui se sacrifient pour « monter à l'assaut du ciel » : « L'Histoire ne connaît pas d'exemple aussi grand ! »

Pour Lénine, ces analyses sont un guide : « C'est un événement sans précédent et le souvenir des combattants de la Commune n'est pas seulement vénéré par les ouvriers français, mais par le prolétariat du monde entier... C'est en ce sens que la Commune est immor-

telle ! » « Si lourd que fût le sacrifice de la Commune, elle a appris aux prolétaires d'Europe à poser concrètement le problème de la révolution socialiste. »

Dans l'affrontement avec le courant réformiste de Martov-Plekhanov, Lénine, qui défend un parti discipliné pour renverser le Tsar et instaurer la dictature du prolétariat, se voit taxé de blanquiste ! Il s'en défend sur deux points essentiels :

1 - Les blanquistes ne se soucient pas d'organiser la classe ouvrière.

Pour les blanquistes, ce n'est pas la lutte des classes du prolétariat qui délivrera l'humanité de l'esclavage, mais un complot d'une petite minorité. Ces critiques ne retirent rien au profond respect qu'il voue à Blanqui, « ... révolutionnaire incontestable et adepte fervent du socialisme, mais qui ne trouve pas d'autre titre pour son journal que « La Patrie en danger » ! On n'est plus en 1793 ! »

Mais en 1870, la bourgeoisie fait alliance avec les Prussiens contre le prolétariat et le peuple en armes, ce qui fait dire à Lénine : « Nous avons vu comment la bourgeoisie trahit les intérêts de la patrie quand le prolétariat se dresse devant elle... comment le Gouvernement de Défense nationale devient un gouvernement de trahison... Toute la bourgeoisie, propriétaires fonciers et patrons se lient à Bismarck. »



« Les bandes des gardes blancs », inscription sur bloc blanc fracturé par un coin rouge (l'Armée rouge). Monument de Nicolai Kolli érigé place de la Révolution, à Moscou, en 1918.

2 - Blanqui ne se pose pas la question de la réorganisation de l'État.

Quand la bourgeoisie fuit à Versailles, les travailleurs n'ont d'autre alternative que de prendre en charge le fonctionnement de l'État. Marx le voyait clairement en avril 1871 : « Cette tentative a pour but de détruire la machine bureaucratique et militaire... »

Dans les *Thèses d'avril* en 1917, Lénine surenchérit : « La révolution prolétarienne consiste à anéantir les instruments de force de l'État et à les remplacer par les instruments du prolétariat. Cet État n'est pas une république parlementaire bourgeoise. C'est ce que fit la Commune de Paris dans les mairies, la police et la Garde nationale. »

Ce sont ces *Thèses d'avril* qui vont servir de base aux bolcheviks pour conquérir la majorité dans les soviets et prendre le pouvoir le 7 novembre 1917.

Car, entre février et novembre 1917, s'instaure ce que Lénine qualifie de « dualité du pouvoir ». « La bourgeoisie est pour le pouvoir unique de la bourgeoisie. » « Les ouvriers conscients sont pour le pouvoir unique des soviets ouvriers, paysans et soldats ». Mais Lénine insiste : « Nous ne sommes pas des blanquistes partisans de la prise du pouvoir par une minorité ! »

Quand ce pouvoir tombe à Petrograd le 7 novembre,

Lénine reprend l'exemple de la Commune pour définir le type d'État qui va se mettre en place.

« Le rôle des soviets, de cette dictature, est d'user de la violence organisée pour combattre la contre-révolution. Et pour conserver cette liberté, il faut armer le peuple. Tel est le trait essentiel de la Commune. Il n'est pas d'autre solution. »

C'est sur cet acquis de la Commune que les bolcheviks ont renversé le capitalisme il y a cent ans.

Pour Lénine, la Commune devient la référence pour la société qu'il faut défendre et construire.

Le 24 janvier 1918, à la tribune des commissaires du peuple, Lénine ouvre son rapport : « Camarades, [...] deux mois et quinze jours se sont écoulés depuis la création du pouvoir des soviets. C'est cinq jours de plus que la durée d'existence du pouvoir précédent des ouvriers sur tout un pays d'exploiteurs et de capitalistes : le pouvoir des ouvriers parisiens à la Commune de Paris en 1871... Cet embryon du pouvoir des soviets a péri fusillé par l'équivalent français des « cadets » et des menchéviks... N'oublions pas qu'il n'y a jamais une question que l'histoire ait résolue autrement que par la violence. »

Lénine conclut par une vérité toujours d'actualité : « Dans toute l'histoire du socialisme français, les classes dirigeantes se livrent à une orgie de crimes et d'exécutions sommaires pour défendre leur sac d'écus comme pendant la Commune de Paris ».

MARC FORESTIER



Références : Lénine, *Œuvres Complètes*, Éditions de Moscou, Tome 6, p. 484 ; Tome 13, p. 499-501 ; Tome 17, p. 137-139 ; Tome 24, p. 30-31, 140 ; Tome 25, p. 448 ; Tome 26, p. 479, 483-484.

Lénine, *La Commune de Paris*, Éditions de Moscou, p. 10, 30-31, 33, 61, 64, 79.



MARIE DAVID FEMME LA CECILIA

Le 3 septembre 1870 fut le dernier samedi du Second Empire. À la mairie du XVIII^e, place de l'Abbaye — aujourd'hui place des Abbesses —, comme ailleurs à Paris, un officier d'état civil nommé célébrait les mariages.

Un adjoint au maire, nommé Louis Achille Lorrain, maria quelques couples le matin. Puis, à trois heures du soir, Marie David, une institutrice, épousa l'homme de sa vie, avec qui elle vivait 4, rue Houdon. L'acte de mariage nous apprend qu'elle avait commencé par porter le nom de sa mère, Grangeret, puis celui de son père, David, quand celui-ci l'avait reconnue. Elle était (un peu) connue sous le nom de Marie David, on l'appellerait maintenant Mme La Cécilia.

La veille, le 2 septembre, Napoléon III capitulait

après ce qu'il est convenu d'appeler le « désastre de Sedan ». Le lendemain, le 4 septembre, la République fut proclamée — de sorte que c'est un officier républicain, Georges Benjamin Clemenceau, qui célébra, le mardi 6, le premier mariage républicain place de l'Abbaye. Les La Cécilia se contentèrent de Lorrain.

Mariée par un inconnu, Marie David, que l'on appelait aussi Maria, n'était pas complètement inconnue. Jeune femme (elle est née en 1839) militante, élève et amie de Louise Michel, d'André Léo, institutrice, son nom était apparu dans l'hebdomadaire *Les Droits des femmes*, elle était secrétaire de la Société de la revendication des Droits des femmes, qui avait son siège chez elle (et dans laquelle nous trouvons André Léo, Noémi Reclus, Augustin et Caroline Verdure), future professeur de comptabilité

dans l'école pour jeunes filles préparée par cette société (dont le professeur de géographie aurait été Élisée Reclus) et annihilée par la guerre avant même son ouverture en octobre 1870. Elle n'épousait pas non plus un parfait inconnu : Napoléon La Cécilia, son époux, était un mathématicien, linguiste et militaire distingué, décrit modestement comme un « homme de lettres » dans l'acte de mariage.

Il n'est pas exclu que quelques-uns de ses amis et amies aient assisté à son mariage. Ni André Léo, ni Louise Michel, ni Caroline Verdure ne furent témoins : seuls les hommes pouvaient jouer ce rôle.

Marie David était peut-être enceinte le jour de son mariage, toujours est-il que la petite Marguerite Elisabeth Marie Pauline La Cécilia naquit sept mois plus tard... et choisit admirablement son heure : le 28 mars à quatre heures du soir, au moment précis où la Commune était proclamée place de l'Hôtel-de-Ville. Ceci

explique que l'on entende peu parler de Marie David pendant la Commune. Elle est qualifiée de « sans profession » sur l'acte de naissance ; Napoléon La Cécilia, lui, est « colonel commandant les francs tireurs de Paris ». Il avait notamment, peu après son mariage, participé glorieusement à la bataille de Châteaudun. Et il défend Paris.

Elle peut-être aussi. Dans *Le Gaulois*, le 30 mai : « *La femme du général La Cécilia a été tuée derrière une barricade, non pas qu'elle défendait, mais à laquelle elle apportait des pavés. Son corps a été retrouvé, percé de coups de baïonnettes. Elle était mère d'un enfant de sept mois, qui n'a pas été retrouvé.* »

Craignant le chantage contre son mari que pourrait constituer son arrestation par les troupes versaillaises, elle se cache pendant la Semaine sanglante. Elle n'a pas tort. Voici un article que citent Pain et Tabaraud dans

La barricade de la place Blanche défendue par des femmes



L'Intransigeant du 4 septembre 1880 — un véritable morceau d'anthologie :

« Le musée Orfila va s'enrichir d'un objet aussi curieux au point de vue scientifique qu'au point de vue qu'il éveille : il s'agit de la main de la générale La Cécilia, coupée après son exécution et conservée par le docteur Bayle.

Cette main est d'une patricienne, petite, élégante, fine ; ses attaches au poignet sont délicates, ses ongles bien plantés. Seulement, un indice trahit la barricadière : la main aristocratique est sale, les ongles ne sont pas taillés et portent le deuil des soins de toilette.

L'examen de la conformation de cette mignonne main décèle en même temps l'énergie du caractère de la femme : le pouce est long, signe d'une volonté voisine de l'entêtement ; l'index atteint la hauteur du médium, ce qui dénote le besoin du commandement ; enfin le mont de Mars, dans la paume de la main, est d'une prééminence particulière.

On sait comment cette jeune et élégante femme fut passée par les armes. Elle se trouvait, le jour de l'entrée de l'armée, derrière la barricade élevée au coin de la rue de la Paix. Cette barricade fut cernée et tous ses défenseurs faits prisonniers. Étonnés de voir, au milieu des horribles types de la Commune, une jeune femme couverte de soie et de dentelles, les officiers la remarquèrent plus particulièrement et l'un d'eux la reconnut. Il avait été le compagnon d'armes de La Cécilia, officier de l'armée de la Loire.

Pendant ce temps, on avait rangé le long de la barricade les insurgés pris les armes à la main, et l'exécution commençait ; les officiers, apprenant le nom de la jeune femme, voulurent la sauver. Ils donnèrent l'ordre de la conduire au poste voisin.

Mais, folle, égarée, la malheureuse repoussa violemment les soldats ; elle se jeta à terre, se

roula dans la boue en hurlant et criant aux officiers atterrés :

– Lâches, lâches qui tuez les femmes, tuez-moi donc !

On essaya vainement de la faire se relever ; elle résista comme une furie. Enfin un soldat, fatigué de ses insultes, lui tira un coup de fusil : elle tomba foudroyée.

Son cadavre fut transporté à Clamart, et c'est là que M. le docteur Bayle eut l'autorisation d'emporter sa main pour y tenter ses expériences. »

Il n'a sans doute pas lu cet article, paru plus tardivement, mais son mari a cru à l'exécution de Marie.

Elle a du mal à trouver un ami qui l'héberge, elle passe beaucoup de temps sous la pluie avec son bébé de deux mois, qui meurt dans l'hôtel de la rue Saint-André-des-Arts où elle a fini par trouver refuge. Le décès est déclaré sous un faux nom (peut-être Marie Marguerite Lecointre) et la petite enterrée. Marie parvient ensuite à gagner la Belgique où elle espère que son mari, avec qui elle a pu communiquer, la rejoindra.

Et il la rejoint. C'est sous le nom de Lacombe qu'elle et son mari arrivent chez Victor Hugo à Vianden (Luxembourg) le 20 juillet – ce qui est cohérent avec une information donnée par *Le Radical* le 14 juin 1872 (il est resté caché cinquante-deux jours chez une couturière). Ils gagnent ensuite Londres. Quand exactement ?

Ils y ont un fils, le 27 juillet 1872. Je ne sais pas si elle trouve un emploi – son mari enseigne les langues asiatiques. Elle correspond avec ses amies en France. Voici un extrait d'une lettre à Euphémie Garcin, une amie du temps des *Droits des femmes*, que *Le Figaro* cite, le 21 novembre 1871, après *L'Avenir* (d'Auch) :

« Ils parlent des otages. Oui, le massacre des

otages est une chose épouvantable ; mais, d'abord, l'archevêque aurait pu être échangé, si M. Thiers l'avait voulu... Et puis, en toute justice, il ne faut pas oublier qu'on les fusilla seulement deux ou trois jours après que des milliers et des milliers de fédérés, prisonniers et désarmés, avaient teint de leur sang le pavé des rues. Comme vous avez pu vous en convaincre, seulement par la lecture des journaux infâmes qui prospéraient sous l'Empire, on vit alors, à Paris, des hommes altérés de sang. »

Je ne résiste pas au plaisir de citer un mouchard, qui écrit de Londres, le 8 octobre 1873, dans un rapport sur La Cécilia : « Relativement à sa femme, elle n'est ni jeune, ni belle, mais c'est une bonne personne, sans prétention, qui tient parfaitement sa maison. »

Plus tard, ils partent pour l'Égypte, dont le climat est meilleur pour lui, ce qui ne l'empêche pas d'y mourir de la tuberculose.

Marie est veuve en 1878 et regagne la France avec son fils. Si démunie qu'on la retrouve dans une lettre de Juliette Drouet à Victor Hugo, le 10 décembre : « *Je te fais souvenir, aussi, que tu as cent francs destinés à venir en aide à Mme La Cécilia.* »

Une conférence publique est organisée à son profit le 5 mars 1879, à laquelle participent Carjat, Callet, Lockroy, Clemenceau et d'autres.

Au début des années 1890, elle dirige une institution pour jeunes filles délinquantes du département de la Seine, installée à Yzeure (Allier) — travail difficile et ingrat. Elle y passe quatre ans. En 1893, elle est de retour à Paris et elle habite 24 rue Pavée, dans le Marais. Elle continue à enseigner.

La dernière trace que je connais d'elle est une lettre qu'elle a écrite à André Léo en juin 1898 et qui est conservée dans les archives Descaves à Amsterdam :

« Chère amie

Voilà ce que j'ai fait cette semaine :

47 inspections à Charonne

2 après-midi consacrées à la jeune Henriette Chassaing qui a passé son brevet

Une après-midi au salon de peinture qui n'a pu être qu'aujourd'hui samedi jour où j'ai eu les cartes. J'étais loin de vous attendre ce jour. Ajoutez à cela un gros rhume de cerveau qui m'a laissé une forte toux de poitrine et vous comprendrez que [illisible] dimanche je ne puisse aller au Jardin d'acclimatation. Je vais me purger et faire mes écritures. Si vous voulez nous irons dimanche prochain. En ce cas écrivez-moi une petite carte ou autrement. Si je le pense j'irai voir les amis Garcin que je n'ai pas vus depuis bientôt deux ans.

Votre toute dévouée qui vous embrasse

M. La Cécilia ».

Une femme de cinquante-huit ans, active professionnellement et socialement... Cela vaut mieux pour terminer qu'un acte de décès — et je ne sais de toute façon ni où ni quand elle est morte.

■ MICHÈLE AUDIN

Sources : J'ai utilisé le dossier *La Cécilia* (BA 1005) aux Archives de la Préfecture de police. C'est dans ce dossier que j'ai trouvé l'enveloppe portant l'adresse de Marie. Comment elle se trouve là ? Sans doute à la suite d'une perquisition en juin 1871...

Certaines des sources de cet article m'ont été données par Jean-Pierre Bonnet, que je remercie.

Blog de Michèle Audin : <https://macommunedeparis.com/>

Livres et articles utilisés : Primi (Alice), « *Être fille de son siècle* » : *l'engagement politique des femmes dans l'espace public en France et en Allemagne de 1848 à 1870*, Thèse, Université de Paris 8 (2006) ; Pain (Olivier) et Tabaraud (Charles), *Les évadés de la Commune*, série d'articles dans *L'Intransigeant* (1880) ; Hugo (Victor), *Choses vues*, Quarto Gallimard (2002).

SEMAINE COMMUNARDE DANS LA CREUSE

C'est au cours d'un dîner avec des amis creusois, dont Bernard Bondieu, adhérent de l'association, que nous avons eu l'idée d'une semaine communarde en Creuse. Cette semaine s'est articulée autour de trois manifestations.

Tout d'abord, une exposition sur la Commune de Paris 1871, salle Chaminadour à Guéret, gracieusement mise à disposition par le maire, M. Michel Vergnier. Dix-sept panneaux exposant l'histoire de la Commune de Paris étaient montrés au public.

À Saint-Sulpice-le-Guérétois, une conférence sur le thème des « migrants » limousins et berrichons dans la Commune de Paris fut organisée par « Ateliers et vie aux Coudercs », l'association culturelle coordonnée par Bernard Bondieu. Cette conférence, présentée par ce dernier, fut animée par Jean Chatelut, auteur du livre *La Commune de Paris avec les ouvriers maçons des confins Berry, Marche et Limousin*, Roland Nicoux, président de l'association « Les maçons de la Creuse » et moi-même, qui présentai notre association au public creusois. Après les conférences, de nombreux échanges eurent lieu entre le public et les conférenciers.

Pour clore cette semaine communarde dans la Creuse, à Anzême, dans la salle des Gorges d'Anzême, nous avons présenté au public creusois et à celui de quelques départements environnants, notre pièce de théâtre, *Le rendez-vous du 18 mars*. Présentée par Claudine Rey, la pièce fut suivie d'un débat alimenté par de nombreuses questions portant évidemment sur la Commune en province, sur la mémoire étouffée de la Commune de Paris. En fin de soirée Jean-Claude et Catherine, poètes et musiciens (« La Java des mots »)



Bernard Bondieu et Jocelyne Guglielmi
dans la salle Chaminadour



Le salut de la troupe au public

ont interprété quelques chansons communardes.

Si la grande foule ne s'est pas massée au cours de ces manifestations, l'intérêt du public présent pour ces spectacles justifie néanmoins la belle énergie de toutes les personnes qui ont participé à cet événement.

Remercions encore une fois Bernard et Christine, de l'association « Ateliers et vie aux Coudercs », pour tout le travail de préparation et le suivi de ces manifestations, sans oublier Françoise et René Morin, du Soudrin, qui s'occupèrent des contacts avec la presse locale.

FÊTE DE L'HUMA 2017

LA COMMUNE COMME UNE ESPÉRANCE



Malgré des conditions météo incertaines et un changement de lieu de dernière minute, le stand des Amies et Amis de la Commune 1871, joliment décoré aux dires de plusieurs visiteurs, a eu un très gros succès et a bénéficié de conditions favorables à la discussion.

Des rencontres intéressantes sur l'histoire de la Commune, son œuvre, sa modernité et son actualité ; une animation tirée de notre pièce de théâtre devant le stand et la représentation de celle-ci à l'espace des Arts Vivants ; la dédicace de notre calendrier 2018 par son auteur, Morèje ; la vente de cartes postales, de littérature, de tee-shirts, de sacs. Voilà qui a bien occupé nos amies et amis pendant ces deux jours.

Merci à toutes celles et ceux qui ont, d'une façon ou d'une autre, permis la tenue de notre stand

dans de bonnes conditions (particulièrement à Charles et ses jeunes amis pour la garde de nuit). Rendez-vous est pris pour l'année prochaine.

JOEL RAGONNEAU





FÊTE DE LA COMMUNE 2017

Plusieurs centaines de personnes se sont retrouvées le samedi 30 septembre, place de la Commune de Paris sur la Butte-aux-Cailles (XIII^e), pour notre traditionnelle fête annuelle.

Dès 14 heures, l'incontournable Riton la Manivelle ouvrait le programme, en interprétant des chants de la Commune et des chansons pacifistes de la Grande guerre. On continuait dans la même veine avec Malène et le groupe Nag'Air. Vient ensuite le moment où nos ami.e.s interprètent le *Rendez-vous du 18 mars*, évocation théâtrale de la Commune de Paris, devant un public attentif et conquis.

Pendant ce temps, sur la place, la fête battait son



plein. Le public se pressait autour des stands : à la librairie, où Xavière Gauthier signait ses livres *La vierge rouge* et *Je vous écris de ma nuit* ; au stand des t-shirts, qui connaissait un franc succès ; à l'estaminet, bien

sûr, où les « communards » se débitaient à un rythme soutenu et où l'on pouvait déguster les nombreux gâteaux préparés pour l'occasion par nos ami.e.s. La vente et le tirage des bons de soutien numérotés a permis à de nombreux ami.e.s de repartir avec des lots très appréciés.

Puis le groupe Szab entra en scène et mit de suite une chaleureuse ambiance.

C'est Jérôme Gulon, céramiste, auteur, sous le nom de Morège, de nombreuses mosaïques consacrées à l'insurrection de 1871, qui prononça le discours, rappelant la raison d'être de notre association, tout en évoquant l'œuvre de la Commune et de ses principaux protagonistes. Il s'arrêta notamment sur la Commune et la culture : 72 jours pour instaurer une éducation populaire, laïque et culturelle.

Le groupe La Cascade termina la fête avec un concert qui fit danser un public conquis d'avance.



AUX RENDEZ-VOUS DE L'HISTOIRE DE BLOIS 2017

Les Rendez-vous de l'Histoire de Blois se sont imposés, en vingt ans d'existence, comme le lieu de rencontre incontournable des professionnels et des amateurs de l'histoire, attirant, l'espace d'un week-end, plusieurs dizaines de milliers de personnes. Depuis maintenant quatre ans, les Amies et Amis de la Commune y ont trouvé leur place, à la fois avec leur stand dans le Salon du Livre, et en apportant leur pierre aux débats.

Le thème de l'édition 2017 était « Euréka ! Inventer, découvrir, innover ». Près de 500 débats et conférences, réunissant 1000 intervenants, ont pendant trois jours décliné ce thème dans toutes ses dimensions. La Commune, comme « laboratoire de l'innovation politique et sociale », avait naturellement sa place dans cette manifestation. C'était le titre de la « carte blanche » donnée aux Amies et Amis de la Commune pour une conférence prononcée par Jean-Louis Robert le dimanche 8 octobre et qui, bien que programmée dans un lieu un peu excentré, a fait salle comble.

Devant une salle attentive et en présence de nombreux membres de notre association, Jean-Louis Robert nous a offert une nouvelle fois une belle conférence, au cours de laquelle il nous a fait partager ses minutieux travaux de recherche, mais aussi ses joies à la découverte de nouveaux documents. Il nous rend impatients de lire son prochain livre.

Pendant trois jours, une quinzaine d'ami.e.s se sont relayés sur notre stand, installé entre la Société des Études robespierristes et le Musée de l'immigration – un voisinage qui nous va par-



faitement – et qui a reçu la visite de nombreux festivaliers : des enseignants, bien entendu, qui cherchent à se documenter sur la Commune ; des jeunes, étudiants ou autres, à qui le mot « Commune » dit quelque chose, mais qui sont curieux d'en savoir plus ; des connaisseurs, comme Pierre Boisseau, adjoint au Maire de Blois qui a déjà animé deux émissions sur la Commune à l'antenne d'une radio locale, comme cette femme qui recherche un ancêtre communard, ou encore comme ce père de famille soucieux de transmettre à ses deux enfants son intérêt pour la Commune et qui fait le plein de brochures. Sans oublier Jean-Noël Jeanneney, président du Conseil scientifique des Rendez-vous, qui s'est arrêté quelques minutes à notre stand.

Bref, nous n'avons pas perdu notre temps. Les Rendez-vous de l'Histoire sont un lieu où nous pouvons toucher un public éclairé, mais non militant, venu de toute la France, que nous n'aurions pas forcément l'occasion de rencontrer ailleurs.

Au moment de la clôture, le dimanche soir, le thème de l'année suivante est dévoilé : en 2018, ce sera « La puissance des images ». Nul doute que nous aurons des choses à dire.



Les amies et amis au balcon de l'Hôtel de Ville

SUR LES TRACES DES COMMUNARDS À BRUXELLES

Le samedi 14 octobre au matin, nous quittons la place d'Italie pour Bruxelles. Le voyage ne fut pas trop dur. Nos ami.e.s nous attendent à l'hôtel *Bedford*, notre quartier général.

Christine et Jef nous font part des festivités minutieusement préparées pour ces deux jours de visite, et afin de nous démontrer l'obligation de revenir pour découvrir tous les lieux de la ville et le séjour des communards. Deux groupes sont constitués, « Jules Vallès » et « Louise Michel », pour nous rendre à *La Fleur en Papier Doré*, première halte pour nous restaurer,

où commence notre périple. Les exilés de la Commune à Bruxelles sont environ 1500, près de la moitié sont des travailleurs manuels. Environ 220 lieux d'habitat et une trentaine de lieux de rencontre ont pu être recensés : rue du Midi et rue des Alexiens (noyau d'habitat de communards) et les quartiers avoisinants.

Nous arrivons au restaurant, lieu mythique fréquenté par les surréalistes, où nous passons un très bon moment avant de reprendre le circuit touristique : rue Haute (lieux de rencontre des exilés), rue Saint-Ghislain, où se situe le Mont-de-Piété.

Nous arrivons rue des Tanneurs, aux Archives de la Ville de Bruxelles, où nous sommes accueillis par une documentaliste qui nous explique l'organisation des fonds. En ce lieu se trouvent notamment les archives de la police ; quelques « fiches » de communards nous sont présentées, notamment celles de Jules Vallès et Auguste Okolowicz...



Nos porteurs de pancartes, Viviane et Pierre

Nous passons devant les vestiges des remparts, puis arrivons devant le Palais de Justice, le plus grand bâtiment à l'époque, symbole de la justice écrasant le peuple en contrebas. Sa construction a nécessité la destruction d'une partie du quartier appelé La Marolle, des communards ayant été engagés pour ce vaste chantier. Nous traversons de nombreuses rues répertoriées comme lieu d'habitat et de rencontre des communards. Dans les galeries Saint-Hubert, au 27, la *Taverne Royale* est un lieu de réunion et le QG de Jules Vallès, qui fréquente également le 5, où sont édités plusieurs journaux.

Après être allés nous reposer un instant à l'hôtel, nous allons jusqu'à la salle Sacco et Vanzetti, où nous est servi un repas solidaire. Cette soirée est l'occasion de mieux nous connaître, d'échanger, de chanter.

Dimanche matin, nous continuons la visite de la ville avant de nous rendre à l'hôtel de ville, sur la Grand'Place. Le guide, Roel Jacobs, nous fait découvrir de très belles salles en nous racontant l'histoire de la Belgique, le tout

ponctué d'anecdotes extraordinaires. Le bourgmestre (maire), Philippe Close, nous permet de visiter son bureau, avant de nous recevoir dans la salle et de nous parler de la Belgique, de l'attachement des Belges à leur commune. Nous avons remercié le bourgmestre pour son accueil, pour ce qu'il nous a permis de découvrir et avons rappelé le rôle de Jef, sans qui rien n'aurait pu se réaliser. Jef Baeck a remercié le bourgmestre, puis nous avons pris un drink.

Après cette réception, nous sommes allés à *La Kasbah* pour déguster un couscous.

Il nous a fallu remonter dans le car pour récupérer nos bagages avant de nous rendre à la Fonderie, musée bruxellois des industries et du travail, où deux guides nous présentent ce qu'étaient le travail et la vie de ces ouvriers (hommes, femmes, enfants).

Les bonnes choses ont une fin et nous devons nous séparer pour reprendre le chemin du retour, avec dans la tête plein d'images, de souvenirs.

Un grand merci aux ami-e-s bruxellois qui n'ont pas ménagé leur peine pour nous organiser un superbe voyage. En plus, nous avions le soleil avec nous.

FRANÇOISE BAZIRE

Consultation et commentaires aux Archives de la ville



DES NOUVELLES DU BERRY

Le 3^e café communard qui a suivi notre Assemblée générale, où nous avons été très heureux de bénéficier de la présence de Françoise Bazire, a été un moment propice aux échanges d'idées sur la modernité de la Commune. En prolongement de la montée au Mur avec beaucoup d'organisations, d'une part et, d'autre part, de leurs contributions parues en 1999 dans l'ouvrage *La Commune de Paris aujourd'hui*, un large débat a été ouvert avec des organisations Indre-Cher ayant répondu à notre invitation (certaines sont excusées : la CGT, le Parti Socialiste, l'UNSA). Se sont ainsi exprimés directement ou par contri-

bution : le Syndicat de la Magistrature, le NPA, le Parti Communiste, les Femmes Solidaires, la Jeunesse Ouvrière Chrétienne, la Ligue de l'Enseignement. Cet apport constructif a précisé leur lien concret avec l'histoire de la Commune et son actualité. Les Ami-e-s du Comité berrichon ont confirmé, exemples à l'appui, l'importance de la modernité de la Commune, et la nécessité d'une présentation objective et critique de son histoire, pour répondre aux attentes de démocratie et de justice sociale. L'ensemble des communications, qui participent à une très intéressante réflexion, seront mises sur le blog *Vaillantitude* * et paraîtront en petite brochure. Notre comité présente aussi ses propres productions histo-

Suite page suivante

AUXERRE LA FÊTE DES LIBERTÉS

Le 28 mai 2017, à quelques mètres de la rue Jean Baptiste Clément, sur les bords de l'Yonne, la Libre Pensée 89 organisait à nouveau sa Fête des Libertés, rendez-vous culturel, associatif et politique. Des stands colorés permettaient de nombreux choix et rencontres. Jean-Noël Guénard, président local, mais aussi membre de notre association, a axé son discours sur la



Commune. À l'invitation de la Libre Pensée, nous tenions un stand d'union fraternelle entre les communaux parisiens, auxerrois et berrichons. La parité existait pour

les quatre tenanciers du stand. La Fête des Libertés : une initiative citoyenne à continuer.

**JEAN-JACQUES CHARRUE
ET MP**

riques ou artistiques. Des conférences : « Rimbaud, Ardennais, communard et symbole de la jeunesse » (programmé pour le prochain Printemps des poètes en 2018) ; « Séverine » ; « Les contes kanak de Louise Michel ». Nous avons participé à la Semaine de la Laïcité, à Bourges, début décembre. Notre comité berrichon va finaliser la réédition d'un ouvrage familial sur Gabriel Ranvier. Oui, notre comité fait référence en Berry.

DANS L'INDRE.

La diffusion de l'histoire populaire se poursuit. Ainsi, chaque été, une très grande fête champêtre rassemble plusieurs milliers de personnes à Chamorin, un hameau de la commune de Baraize. Cette année, deux personnes parmi les organisateurs avaient assisté l'hiver précédent à un exposé sur *La Commune de Paris avec les ouvriers maçons des confins du Berry, de la Marche et du Limousin*, ouvrage de Jean Chatelut. Elles ont poursuivi ces recherches et présenté, lors de cette fête très populaire, une exposition particulièrement documentée sur la participation des Berrichons à l'insurrection parisienne. Des panneaux traitant des différents aspects de cet engagement et de la répression qui suivit ont été lus par les visiteurs de la fête tout au long de la journée. S'est tenue aussi une nouvelle conférence tournante de Jean Annequin à Sainte-Sévère, en présence d'une quarantaine de personnes, dont plusieurs élu.e.s, toujours consacrée aux natives et natifs de l'Indre ayant participé à la Commune de Paris et basée sur les faits locaux. En prévision : à l'automne, une conférence en Haut Val de Creuse à l'invitation du Cercle argentonnois d'histoire, d'autres en Bas Val de Creuse et à Châteauroux. Après chacune d'elles, un important article synthétisant l'in-

tervention paraît dans les revues communales : ainsi sur les Pays de Bazelle, castrais et sévérois. Également, à la demande de la CGT départementale, une intervention aura lieu en novembre, lors d'une demi-journée à l'intention des militant.e.s autour de l'histoire de la Commune et de son lien avec le monde du travail ; une autre intervention, dans le cadre associatif des Bistrots d'hiver, se tiendra à la suite, ces propositions étant une des retombées des conférences tenues dans les communes.

DANS LE CHER.

Notre comité local, de par sa position centrale dans l'Hexagone, peut rendre visite à des comités locaux : pensons à notre aide en sympathie avec le Comité creusois en gestation, ou à la *Libre Pensée d'Auxerre* pour sa fête des Libertés le 28 mai dernier. Dans ce cas, comme pour les Rendez-vous de l'Histoire de Blois, nous aidons à la tenue d'un stand national. Nous suivons les initiatives artistiques dans notre secteur (en Creuse, ou avec la troupe locale « Oh! Z'arts etc. »). Dans nos deux départements, notre présence fait référence dans les salons du livre : Bourges, Saint-Amand-Montrond, Souesmes, Sagonne (avec exposition), Orval, Henrichemont. Une exception notable : le salon du livre de Vierzon, organisé par un pool Amis du Musée et libraires libéraux, fait tache. Ce pool a pondé une charte excluant les associations et les parutions « anciennes ». Ainsi, les deux tomes du livre sur Edouard Vaillant par Jean-Marie Favière, agrégé, récent lauréat du prix 2017 de Saint-Amand, sont exclus, car non parus en 2017. Ce groupe de vierzo-versaillais ne craint pas le ridicule. Jean-Marie Favière « désagrégé »!

✚ **JEAN ANNEQUIN, MICHEL PINGLAUT, JEAN-MARIE FAVIERE**

LA MODERNITÉ DE LA COMMUNE DE PARIS

Ce texte est celui de l'intervention de Roger Martelli lors de la journée d'études du 25 février 2017.

Le texte de la résolution votée par l'Assemblée nationale, le 29 novembre 2016, énonce quatre recommandations : l'Assemblée « estime qu'il est temps de prendre en compte les travaux historiques ayant établi les faits dans la répression de la Commune de Paris de 1871 ; - juge nécessaire que soient mieux connues et diffusées les valeurs républicaines portées par les acteurs de la Commune de Paris de 1871 ; - souhaite que la République rende honneur et dignité à ces femmes et ces hommes qui ont combattu pour la liberté au prix d'exécutions sommaires et de condamnations iniques ; - proclame la réhabilitation des victimes de la répression de la Commune de Paris de 1871. »

Il s'agit d'une résolution, pas d'un projet ou d'une proposition de loi. Il n'y aura pas de décret d'application, ce qui obligera à d'autres initiatives pour exiger que la résolution entre désormais dans la vie. Mais il est inutile de faire la fine bouche. Cent-quarante-cinq ans après les débuts de la répression qui frappa tant de communardes et de communards, la représentation nationale a enfin décidé d'effacer leur faute ; plus encore, elle demande que soit mieux connue la Commune. C'est une grande joie pour une association comme la nôtre, mais nous avons aussi conscience que c'est une grande responsabilité. Car ceux qui aiment la Commune doivent désormais dire quelle image ils souhaitent que l'on donne d'elle publiquement.

Tout ne relève pas de l'association, et surtout pas de suggérer une histoire officielle, qui serait aux antipodes de l'esprit communard. Mais, compte tenu de notre place et de notre rôle, nous devons nous assurer que nous disposons bien de tous les outils pour pousser dans le bon sens, dans une période qui risque d'être difficile.

Pour cela, il serait sans doute nécessaire que nous mettions au point un document de synthèse, où nous précisions les grandes orientations que nous souhaitons promouvoir, dans la foulée de la résolution de novembre. Ce document pourrait être placé sous l'intitulé : « La modernité de la Commune de Paris 1871 ».

Dans ce document, nous pourrions développer une idée générale, déclinée en deux volets :

- Si l'on veut donner une image de la Commune, il faut que cette image soit plurielle. Il fut un temps où ses héritiers se disputaient sur la lecture qu'il fallait en faire. Par exemple, marxistes et anarchistes s'opposaient, souvent de façon brutale, chaque interprétation récusant l'autre en bloc. Pour notre association – et ce n'est pas d'aujourd'hui – la dispute n'a plus de raison d'être. Chacun peut préférer tel ou tel aspect, telle ou telle figure, tel ou tel courant à l'intérieur de l'événement du printemps 1871. Mais la Commune fut la convergence de tous, blanquistes, proudhoniens, libertaires, républicains, internationalistes. Cette diversité, complexe et parfois explosive, fut la richesse de la Commune, la seule manière pour elle d'embrasser toutes les dimensions de la réalité sociale. Il faut

valoriser cette diversité en tant que telle, car l'effacer revient à vider l'expérience d'une grande partie de son dynamisme.

- Par ailleurs la Commune n'a pas de leçon à donner. Elle ne se reproduira pas à l'identique, elle ne se copiera pas. Mais elle donne à réfléchir d'un point de vue civique, et elle peut encore orienter l'action publique par les valeurs révolutionnaires de justice sociale et de démocratie intégrale qu'elle a portées. Elle est à la fois passée et moderne, les deux en même temps.

Dire la modernité de la Commune, n'est donc pas proposer de répéter purement et simplement ses mots et ses actes. C'est valoriser une réalité concrète, dans toutes ses dimensions, et c'est mettre en évidence un état d'esprit. Cet état d'esprit pourrait être développé dans quatre directions :

1. La société bourgeoise, qui est en train de se déployer au moment où se déroule la Commune de Paris, fonctionne à la polarité : accumulation de la richesse à un pôle, de la pauvreté à l'autre pôle. Elle fonctionne à la séparation des classes dans le cadre urbain. La transformation de Paris sous le Second Empire a accentué cette séparation, repoussant les classes les plus pauvres vers l'est et vers les périphéries, vers ce qui deviendra la « banlieue ». « Classes laborieuses, classes dangereuses », disait-on du côté des classes dominantes. D'une certaine façon, la Commune fut aussi une manifestation du refus de cette logique. Elle fut une volonté populaire de se réapproprier un territoire dont on entendait exclure les catégories les plus modestes. Ce bel exemple s'est prolongé au XX^e siècle, avec les luttes pour la valorisation de la banlieue. Or nous vivons une période où, à nouveau, s'accroissent les phénomènes de relégation, de ghettoïsation, de déchirement des territoires, avec toutes les conséquences qui en résultent : instabilité, ressentiment, violence. En 1871, les Parisiens refusèrent la perspec-

tive de ce déchirement. Comment faire pour le contrecarrer aujourd'hui ? Voilà qui ne relève pas de notre association. Mais l'engagement d'alors ne peut-il pas faire réfléchir ? N'est-il pas, à sa manière, de notre temps ?

2. La Commune se voulut un pouvoir du peuple, par le peuple, pour le peuple. Mais elle considéra que le peuple est toujours double : socialement déterminé (les couches populaires) et politiquement acteur. Elle estima donc qu'il n'y avait pas de République sûre d'elle-même, si l'on ne réconciliait pas le travailleur et le citoyen. Pas de *Marseillaise* sans drapeau rouge... Elle considéra qu'il n'y avait pas de République solide, si le droit de décider ne s'appliquait pas aussi à l'économie, si la propriété était considérée comme un droit absolu, alors que tant d'individus en sont privés. En bref, les communardes et communards furent farouchement républicains dans l'ensemble, mais ils conclurent que pour être l'être de façon conséquente, il fallait promouvoir une République sociale. C'est au nom de cette idée qu'ils multiplièrent les décisions : suspension des loyers, égalité de salaire entre les hommes et les femmes, municipalisation des entreprises abandonnées et gestion de ces entreprises par les ouvriers eux-mêmes, interdiction du travail de nuit pour les ouvriers boulangers, sans compter toutes les ébauches de droit du travail engagées par la commission dirigée par le Hongrois Leo Fränkel.

Poursuivre cette méthode dans le monde et dans la société d'aujourd'hui ne va pas de soi. Là encore, ce n'est pas le propos de notre association de trancher entre telle ou telle proposition. Mais il est bon de rappeler que c'est parce que la Commune est allée franchement dans la direction d'une République sociale qu'elle a eu tant d'impact sur la société française et sur l'histoire mondiale.

3. Du point de vue démocratique, la Commune s'appuya sur une idée simple : le pouvoir du peuple ne peut être que celui où le peuple décide, le plus souvent et le plus directement possible. Elle proposa



donc de favoriser l'intervention citoyenne directe (multiplication des réunions, des associations, liberté de la presse) ; d'organiser le contrôle permanent des élus, jusqu'à la révocation ; de généraliser le principe de libre association et de fédération.

Que faire de tout cela aujourd'hui concrètement ? Ce n'est pas simple et, encore et toujours, ce n'est pas à une association comme la nôtre, mais au débat démocratique d'en décider. Toutefois, dans un moment où la démocratie représentative s'essouffle, où les institutions sont en crise, où les catégories populaires ont le sentiment qu'elles sont exclues, l'orientation générale de la Commune mérite d'être prise en considération. Elle a voulu donner un nouveau souffle à la souveraineté populaire par l'intervention directe des citoyens eux-mêmes. Elle a cherché à revivifier la démocratie représentative par l'irruption citoyenne et les

mécanismes d'une démocratie d'implication plus active, plus directe.

Sur tous ces points, les artisans de la Commune n'eurent pas toutes et tous la même conception, loin de là et il est bon de ne pas taire les contradictions qui s'exprimèrent. Mais le désir de renouveau était largement partagé et c'est ce désir qu'il importe de mettre en avant aujourd'hui. A minima, il est possible d'affirmer que ce n'est pas en lui tournant le dos que l'on fera avancer l'histoire populaire et démocratique.

4. La Commune ne dura que 72 jours, pour les trois-quarts occupés par les contraintes terribles de la guerre civile. Elle rêva donc davantage qu'elle ne réalisa ; mais elle réalisa beaucoup et de façon souvent étonnamment anticipatrice. C'est ainsi qu'elle édicta la séparation de l'Église et de l'État, qu'elle institua l'école laïque et gratuite, qu'elle développa l'école professionnelle et qu'elle l'ouvrit aux femmes, qu'elle s'efforça d'affirmer la liberté totale et la diffusion populaire de l'art, qu'elle s'ouvrit largement aux étrangers.

Elle fut de son temps et elle en reproduisit les limites pour une part : par exemple, elle n'accorda pas le droit de vote aux femmes... Mais elle innova et, malgré le linceul de l'oubli, cela ne fut pas sans conséquence pour la suite. Il n'est pas absurde de dire que la République en France n'aurait pas été ce qu'elle a été, sans les défricheurs que furent les acteurs populaires de la Commune. Quel gâchis national que son apport ait été si longtemps occulté !

Il doit donc être clair que nous ne sommes plus aujourd'hui les tenants d'une légende dorée de la Commune. Elle ne fut pas parfaite, sans contradictions, sans hésitations, sans confusion même. Que serait-elle devenue, si elle avait pu s'inscrire dans la durée ? Nul ne peut le dire. Mais l'esprit de critique et de liberté qu'elle nous lègue mérite d'être cultivé. En tout cas, il ne saurait être tenu dans l'ombre.

LA COMMUNE EXPLIQUÉE DANS LA PRISON DE FEMMES DE VERSAILLES

L'ami Bernard travaille depuis seize ans comme instituteur en milieu carcéral, à la prison de femmes de Versailles. La rotation des détenues y est importante : il s'agit de courtes peines, en attente de jugement, ou ne dépassant pas dix-huit mois. Bernard tente d'apporter une ouverture vers la culture à des femmes qui en sont généralement très éloignées, par leurs origines sociales ou ethniques, et par un parcours scolaire souvent chaotique. Il adore son métier, chaque détenue étant pour lui une énigme et un défi. Le fossé culturel peut être important : certaines ne supportent même pas d'entendre parler de l'égalité femmes-hommes, qui leur apparaît comme une tentative sournoise d'attaquer leurs convictions religieuses.

Il vient de consacrer une année à étudier Victor Hugo. Trois versions filmiques des *Misérables* ont été présentées et analysées collectivement. La trajectoire de Jean Valjean a ouvert de grands débats sur les possibilités de se reconstruire après une condamnation pénitentiaire. Il vient de leur présenter l'année 1870 et me demande de venir parler de la Commune de Paris 1871.

Jour de grande canicule, beaucoup de « malaises voyageurs » et de rails qui se déforment. J'avais prévu quarante-cinq minutes d'avance, j'arrive avec dix minutes de retard. La surveillante m'attend : dépôt de tout objet métallique, pas de téléphone, pas de clefs, pas d'argent, pas de bouteille d'eau. Même les feuilles de papier passent au scanner.

Je franchis la première porte et arrive dans une cour. Éléonore m'attend, elle m'accompagne pour me

faire franchir toutes les portes cadenassées et chaque sas surveillé par un surveillant musclé. Nous arrivons dans la salle centrale, il y a des filets anti-suicides partout, y compris dans les escaliers. On ne peut pas s'échapper, même par la mort.

L'oppression du lieu est toutefois tempérée par une certaine qualité de relations ; tout le monde semble se connaître et s'appelle par son prénom, on prend des nouvelles de chacun, il y a des sourires. Il me semble que l'on salue également des prisonnières en train de travailler. Un sourire est sans doute un geste de valeur dans ce lieu. Bernard me dira plus tard qu'il s'agit d'une « prison à visage humain ». Il peut en être fier.

Dernière porte pour pénétrer dans la classe. Je suis accueilli par une quinzaine de femmes qui me remercient d'avoir fait l'effort de venir jusqu'à elles. Je me présente et indique mon chemin personnel vers la Commune, puis commence par donner des points de repères sur la situation sociale de l'époque. Elles sont scandalisées par le travail des enfants : « Il ne faut pas exagérer quand même ! ». Je m'attarde sur la situation des femmes et signale le recours forcé à la prostitution. Une femme s'écrie que la situation est toujours la même. Bernard et moi essayons de dire que la situation des femmes a quand même évolué, même s'il reste encore des combats à mener. « Non, monsieur, c'est toujours pareil, exactement pareil ! » La voix est ferme et n'appelle aucune réponse. Je me dis qu'il y a sans doute ici des chemins de douleurs que j'ai du mal à imaginer.

On m'interroge spécifiquement sur Louise Michel. Lorsque j'indique qu'elle a été détenue dans une



La prison des Chantiers, le 15 août 1871. Photomontage de E. Appert.
Louise Michel est à droite, debout, les bras croisés.

prison de femmes à Versailles, les cris fusent : « Ici, monsieur ? Chez nous monsieur ? ». « Je ne pense pas, mais elle était gardée par des religieuses ». « Mais ici c'est un ancien couvent ! ». La certitude s'installe : Louise Michel a été enfermée ici, dans leur prison, c'est une ancienne codétenue, c'est leur sœur. Il me paraît difficile de contredire une telle conviction partagée.

Le récit de Louise Michel allant devant le tribunal défendre celui qui a tenté de l'assassiner en lui tirant une balle dans la tête soulève généralement des « Ah ! » de surprise et d'admiration. Ici, rien. « C'est normal ! », avec un petit sourire carnassier qui m'interpelle. Quelque chose m'échappe...

Le mystère se lève lorsque j'aborde les dénonciations lors de la Semaine sanglante : « Les balances ! Les balances ! »... Oui, dans ce milieu, on ne balance pas, on ne collabore ni avec la police, ni avec la justice. On règle ses comptes soi-même ! Si Louise défend son assassin c'est parce qu'elle va l'attendre à la sortie ! Elles savent, elles, comment ces choses-là se traitent !

J'indique que des barricades abandonnées par les hommes étaient reprises par les femmes. Une jeune

femme s'écrie : « Mais c'est normal, monsieur, c'est toujours comme ça avec les femmes ! Les femmes, quand elles s'engagent, elles ne lâchent pas ! »

Pendant deux heures l'écoute est passionnée, beaucoup de questions et de remarques. Certaines prennent de nombreuses notes et Bernard écrit les points principaux au tableau. A la fin, elles viennent toutes me remercier et sont furieuses que l'on ne leur ait jamais parlé de la Commune de Paris avant, alors que cette histoire les touche si profondément.

Deux Marocaines, berbères précisent-elles, me demandent si je pourrais organiser un parcours communard pour leurs enfants. « C'est important qu'ils connaissent la Commune ! »

Je suis très ému. J'ai un peu de mal à sortir en les abandonnant ici.

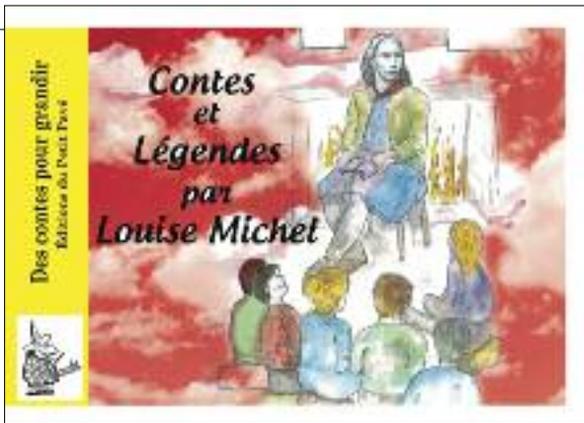
JEAN-PIERRE THEURIER

PS. De fait, après recherche dans sa *Correspondance générale*, il apparaît que Louise Michel a bien été enfermée dans cette même maison d'arrêt de Versailles, puisqu'elle en enverra deux lettres datées des 20 octobre et 8 novembre 1871. Les prisonnières avaient raison !

QUIMPER RENCONTRE AUTOUR DE NATHALIE LE MEL

Le 2 juin dernier, la librairie Happy Collector, à Quimper, organisait une rencontre autour de la BD *Des graines sous la neige*. Cet échange en présence des deux auteurs, Nathalie Rouxel et Roland Michon, était animé par Matthieu Stervinou, de l'association Les Amies et Amis de la Commune.

Cette rencontre fut l'occasion de revenir sur le parcours breton de cette communarde, qui marqua son temps par ses actions, avant et pendant la Commune. Nathalie Le Mel est née à Brest, ville ouvrière, qui participa à forger ses opinions. En aidant ses parents à la tenue du bar familial, elle y rencontrait notamment les ouvriers de l'arsenal. Ensuite, Nathalie occupa le métier de relieuse à Quimper, ville bourgeoise, où elle défraya la chronique par son militantisme. Elle finit par monter à Paris une dizaine d'années



avant la Commune, avec le destin qu'on lui connaît.

Le parcours singulier de cette Bretonne, dans l'ombre de son amie Louise Michel, est, aujourd'hui, encore trop peu connu. Cet événement quimpérois en amènera d'autres afin de mettre en lumière Nathalie, et plus largement, toutes ces femmes et hommes qui se sont battus pour une République sociale.

✦ **MATTHIEU STERVINO**

UN ÉDITEUR AMI

L'auteur et interprète de la chanson *La Commune*, l'ardéchois Jean Ferrat, a chanté aussi dans *Nuit et brouillard* : « *Je twisterais les mots s'il fallait les twister Pour qu'un jour les enfants sachent qui vous étiez.* »

C'est un peu la ligne éditoriale de Noëlle Joffard et Gérard Cherbonnier des Éditions du Petit Pavé, éditeurs en région, avec plus de six cents titres édités en plus de vingt ans d'existence.

L'autre particularité de cette maison d'édition, située entre Angers et Saumur sur les bords de la Loire, c'est de penser, qu'au-delà de son rôle culturel — éditer romans, policiers, poésie, essais, etc. dans ses différentes collections —, un éditeur indépendant, non lié à l'industrie du livre, a également un rôle vis-à-vis de la société. D'où sa participation, avec ses auteurs, lors de fêtes locales et citoyennes, et la publication d'ouvrages initiés par des adhérents, comme le Secours populaire ou la Ligue des Droits de l'Homme, ou encore des syndicats, des écoles, etc. C'est à l'occasion d'une rencontre entre Gérard Cherbonnier (adhérent des Amies et Amis de la Commune) et Michel Pinglaut, avec ses archives, qu'est née l'idée de l'édition des *Contes et légendes par Louise Michel*, non pas par nostalgie, mais parce que « la Commune n'est pas morte ».

✦ **MICHEL PINGLAUT**

Contes et Légendes par Louise Michel, Éditions du Petit Pavé, 2017.

www.petitpave.fr

editions@petitpave.fr

J'AI LA COULEUR DES CERISES ET JE NE SUIS PAS MORTE

Le titre, optimiste, nous oriente tout de suite. La compagnie « Oh ! Zarts etc. » a créé un spectacle sur la Commune. Laëtitia Fourrichon est comédienne, Anthony Jeanjean est le régisseur et concepteur lumières. Ils se sont adjoint Xavière Mettery pour l'écriture, Véronique Chabarot pour la mise en scène, Antoine Quenet-Renard pour la création sonore, Carole Moreau pour les costumes.

Le spectacle est né... au temps des cerises, à l'été 2015, à partir des *Mémoires* de Louise Michel. Une première lecture publique à Achères, petit village du Cher, puis à Morogues, pays du bon vin. Des

Amis Berrichons de la Commune sont là, dans la salle. Contacts chaleureux et échanges. La troupe est à Germigny-l'Exempt (18), le mardi 16 mai 2017, pour terminer sa résidence de création de cinq jours. D'autres résidences de travail théâtral se sont égrenées à la Chapelotte et à Neuilly-en-Sancerre, villages du Cher, à Pessac (33) et à Saint-Amand-Montrond (18).

Laëtitia Fourrichon, à la voix chaude, joue tous les « commu-neuses/communeux », dans un décor rappelant la rue avec échafaudage-barricade, palissades et affiches. Les personnages sont métaphoriques. Ils sont symbolisés par des vêtements qui donnent du mouvement. Certains parlent en voix-off, et une vieille télé replace le spectacle dans le monde

contemporain. Mention spéciale pour le son et l'éclairage, minutieux.

Amie lectrice, ami lecteur, ce spectacle en vaut la peine. Il doit absolument voyager dans divers salles ou théâtres, hors du Berry. ➤ **HP**

Découvrez la troupe sur le site : www.rebonds.net, dans la partie archives.

La Société d'histoire de la révolution de 1848 et des révolutions du 19^e siècle propose tous les premiers mardis du mois, à 18h30, à la mairie du XVIII^e.

LES MARDIS DES RÉVOLUTIONS

Le 5 décembre 2017 :

Émanciper le travail, avec François Jarrige (autour de 1848 et de 1871) et Sabine Dullin (La révolution russe).

Le 9 janvier 2018 :

La culture en révolution, avec Philippe Darriulat (Chansons et révolutions du XIX^e siècle) et Romain Robinet (La révolution mexicaine).

Le 6 février 2018 :

Exporter la révolution, avec Sylvie Aprile (Émanciper l'Europe, en 1848 et en 1871) et Sophie Cœuré (La « grande leueur à l'est »).

Mairie du XVIII^e, salle des mariages, 1 place Jules-Joffrin.

<http://histoire19.hypotheses.org/1874>





LA COMMUNE AU MUSÉE DE SAINT-DENIS

Saint-Denis, « la ville rouge », possède le fonds le plus important au monde sur la Commune de Paris, partagé entre les archives municipales, la médiathèque, et surtout le musée d'art et d'histoire, qui détient plus de 15.000 documents et objets sur la guerre franco-prussienne de 1870-1871 et sur la Commune. Constitué à partir des années 30¹, ce fonds, qui est présenté au 2^e étage du musée, dans l'ancien Carmel de Saint-Denis, a fait l'objet d'un nouvel accrochage au printemps 2017.

On suit un parcours, ordonné en dix-neuf sections, à la fois chronologiques — le Second Empire, la guerre, la République du 4 septembre, le siège, l'armistice, le 18 mars, la guerre contre Paris — et thématiques — le gouvernement de la Commune, la vie administrative, la rue sous la Commune, communardes et communards —, pour terminer par la Semaine sanglante, la répression et la déportation, l'amnistie, la mémoire et la postérité de la Commune. Les documents présentent la pluralité des points de vue :

celui, évidemment prédominant, du peuple parisien et des communards, mais aussi celui des anti-communards, ou celui des Allemands.

On soulignera d'abord la clarté et la rigueur de la présentation. À l'exhaustivité, a été préféré un choix de documents significatifs, présentés avec sobriété et pédagogie. Dans chaque section, un panneau explicatif restitue le contexte et guide le visiteur. On privilégie l'accompagnement, voire le dialogue avec le visiteur, plutôt que le spectaculaire.

On retiendra la richesse et la diversité des œuvres présentées. Des écrits d'abord, de toute nature : journaux, affiches, ouvrages, correspondances... On apprécie en particulier la présentation qui permet au visiteur de « feuilleter », dans des cadres amovibles, une sélection de la collection d'affiches. On sera évidemment accroché par la richesse et la variété des collections artistiques : dessins et caricatures de Gill, de Daumier, de Cham ou de Lançon ; photographies de Bruno Braquehais ou photomontages anti-communards d'Appert ; peintures ou sculptures, d'hier et d'au-



En haut : Anonyme, *La nuit du 25 mai au cimetière de Montmartre*

Musée d'art et d'histoire - Saint-Denis © Irène Andréani

À droite : Narcisse Chaillou (1835-1916), *Le Dépeceur de rats*, 1870

Musée d'art et d'histoire - Saint-Denis © Irène Andréani

Page de gauche : André Devambez (1867-1944), *L'Appel*, 1907

Musée d'art et d'histoire - Saint-Denis © Irène Andréani



jourd'hui, illustrant ou évoquant la Commune. Citons, entre autres, un buste de Gustave Courbet par Georges Salendre, *Le dépeceur de rats* de Narcisse Chaillou, *L'exécution de Varlin* de Maximilien Luce. Une mention particulière, à la fin du parcours, pour le *Monument à Charles Delescluze* d'Ipoustéguy, ou pour *La Commune de Paris 1871*, du peintre néo-expressionniste américain Kevin Larmee, œuvre qu'il a réalisée pour le musée d'art et d'histoire à la suite d'une visite, et qu'il commente ainsi : « *Ma peinture de la Commune... saisit l'énorme brutalité sauvage de cet événement* ».

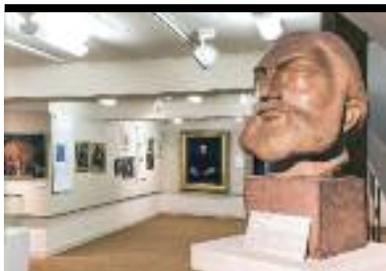
De cette présentation émergent les moments forts de « l'année terrible », les grandes figures, qu'il s'agisse des tenants de l'ordre (Napoléon III, Thiers) ou des acteurs de la Commune (Louise Michel, Courbet, Varlin...), et surtout le peuple de Paris. La révolution de 1870-1871 est explorée dans toutes ses dimensions, politique et sociale, militaire, culturelle, sans oublier l'ombre portée de la Commune jusqu'à nos jours.

Une fois le parcours communard terminé, on ne

s'interdira pas de faire un tour dans les autres sections du musée : l'histoire du Carmel, présentée dans les cellules restaurées du premier étage ; ou l'archéologie médiévale, dans l'ancien réfectoire des Carmélites, avec une remarquable présentation des objets mis au jour grâce au très important chantier d'archéologie urbaine conduit dans le centre-ville de Saint-Denis à partir de 1973².

Enfin, on ajoutera que le musée propose une large palette d'activités : expositions, conférences, visites participatives, concerts, etc. Par exemple, pour ce qui nous intéresse, *Les Gavroche de la Commune*, sur la place des enfants dans la Commune de Paris, ou *Que demande le peuple ?*, sur les motivations et la portée de la Commune.

Ainsi, des Amies et Amis de la Commune se sont retrouvés lors d'animations autour d'un thème. Le 11 mai 2017, pour la réouverture du musée, après l'exposé de Lucile Chastre, médiatrice culturelle du musée, le groupe Une Chanson dans ma mémoire³ a imaginé une rencontre entre Eugène Pottier et Gustave Nadaud, auteur de *Pandore ou les deux*



Georges Salendre (1890-1985),
Buste de Gustave Courbet

Musée d'art et d'histoire - Saint-Denis © P. Le Tulzo

Kevin Larmee, *La Commune de Paris 1871*

Musée d'art et d'histoire - Saint-Denis

© 2017 Kevin Larmee / photo : Irène Andréani

Henri Félix Emmanuel Philippoteaux (1815-1884),
Derniers combats au Père-Lachaise, 1871

Musée d'art et d'histoire - Saint-Denis © Irène Andréani



gendarmes. La visite se terminait par ce spectacle poétique, théâtral et musical. Le 1^{er} octobre, nouveau thème : la rue. Lucile Chastre a mis l'accent sur des œuvres en rapport avec le sujet (*Le dépeceur de rats, La colonne Vendôme renversée...*) ; en écho, dans la chapelle, le chorégraphe brésilien Volmir Cordeiro présentait *Rue*, un solo dansé, pulsionnel et citationnel, sur des poèmes de Bertolt Brecht. Volmir Cordeiro était accompagné par le percussionniste Washington Timbo. En pertinence avec le thème, le danseur est sorti de la chapelle pour se diriger vers... la rue.

On aura donc compris : le musée d'art et d'histoire de Saint-Denis est plus que jamais un lieu de référence pour la connaissance et la mémoire de la Commune.

(1) C'est Jacques Doriot, alors député-maire communiste de Saint-Denis, qui en a été l'initiateur, en vue d'une exposition sur la Commune de Paris présentée au musée du 17 mars au 26 mai 1935. (<http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb33384360m>).

(2) Les fouilles urbaines de Saint-Denis, lancées en 1973 au moment de la construction de la ligne 13 du métro, ont constitué l'un des plus grands chantiers d'archéologie urbaine en France, sous l'égide de l'Unité d'archéologie de Saint-Denis.

(3) <https://fr-fr.facebook.com/unechansondansmamemoire/>. Voir « Un cabaret Pottier à Vierzon », *La Commune*, n° 68, 2016 4^e trimestre, p. 25-26.

Musée d'art et d'histoire, 22 bis rue Gabriel Péri, 93200 Saint-Denis (métro Porte-de-Paris). lun/mer/ven : 10h-17h30, jeu : 10h-20h, sam/dim : 14h-18h30. musee-saint-denis.com
Bertrand Tillier, *Le siège et la Commune de Paris, 1870-1871*, Saint-Denis, Musée d'Art et d'Histoire, 2013.

DE LA RIVIÈRE BLEUE À LA SEINE ROUGE SANG



« VIVE LA COMMUNE » sur le drapeau rouge du 143^e Bataillon de la Garde nationale fédérée en première de couverture, le titre emprunté à Jules Vallès, une dédicace : « À Marthe et à tous les vaincus — pas parce qu'ils ont été battus, mais parce qu'ils se sont battus », les premières lignes du premier chapitre consacrées à l'hommage fleuri rendu par le narrateur, sur le Mur, le long de la plaque au Père-Lachaise, et aux pensées dédiées « à Jeanne, à Louise, à Gustave »... Tout d'emblée nous fait entrer dans ce roman aux côtés des acteurs de la Commune de Paris. Le narrateur est notre guide, lui-même mené par Prosper-Olivier Lissagaray, qu'il nomme familièrement Lissa, à travers les rues de Paris, au fil des rencontres d'hommes et de femmes, grandes figures de la Commune ou anonymes. Pour nous qui aimons dire ou chanter que « la Commune n'est



pas morte », le roman de Michèle Audin sait la rendre vivante, incarnée par tous ces destins croisés, portée par une véritable topographie de la Commune et une chronologie qui va nous mener du 18 mars au 28 mai 1871, de la joie à la mort, puis au lendemain de la mort, à nos lendemains. Nous retrouvons tout l'esprit de la Commune : les réunions à n'en plus finir dans les clubs ou à l'Hôtel de Ville, les jours et les nuits sans avoir le temps de se laver ; les actions menées pour mettre en œuvre la démocratie sociale ; le travail des journalistes ; les spec-

tacles, la fête et les combats, les folies d'amour, la bravoure dans la mort... Les prénoms, les noms de ces femmes et de ces hommes, leurs métiers, leurs affinités, leurs discordes, leurs déambulations jalonnent ce chemin sur lequel nous, lecteurs, sommes entraînés comme dans un tourbillon. Quel plaisir aussi de les entendre parler : comme Courbet et Vallès lorsqu'ils devisent ensemble, et conviennent avec truculence d'un dîner de boudin aux pommes, arrosé d'un bon vin rouge ! Le mode narratif fait s'imbriquer l'une dans l'autre les temporalités : celle de l'énonciation et celle du récit, jusqu'au point où le narrateur traverse le miroir ; en effet, le beau chapitre 25, « Paris la veille de la mort », commence par ces lignes : « Aujourd'hui encore je marche dans Paris. Je marche le texte du chapitre 25 du livre de Lissagaray. Avec lui. » Et au fil de cette dernière marche, Lissa va enfin le présenter à Marthe : « Peut-être mon regard vers la

jeune femme qui distribue le travail est-il trop évidemment admiratif, en tout cas il fait sourire mon guide : « Veux-tu que je te la présente ? Elle s'appelle Marthe. » Elle se tourne vers nous. Oui, c'est Marthe, bien sûr, Marthe à laquelle je rêve depuis le début de cette histoire — mais ils n'en savent rien. » La finesse de l'écriture, l'immense expertise historique de l'auteure, le lyrisme de cette prose et la force poétique de l'œuvre font de ce roman un livre hors normes et captivant.

■ MICHÈLE CANUS

Michèle Audin, *Comme une rivière bleue Paris 1871*, Gallimard, L'Arbalète, 2017.

TROIS ROMANS DE LOUISE MICHEL

Publié en 2013 par les Presses universitaires de Lyon, ce dernier tome conclut l'importante publication d'une collection fondée en 1999 par Xavière Gauthier, historienne. Il rassemble trois romans : *Les Microbes humains* (1886), *Le Monde nouveau* (1888) et *Le Claque-dents* (1890). Trois romans sur un monde qui se délite, pourri par la finance, et que Louise analyse avec son regard d'anarchiste, mais aussi avec un réel souffle poétique. Cet ouvrage de plus de 600 pages est suivi d'un dossier documentaire passionnant, comportant une revue de presse de l'époque, commentée et annotée par Claude



Rétat (Directrice de recherche au CNRS) et Stéphane Zékian (Chargé de recherches). Nous surprenons ainsi l'étonnement des journalistes devant cette œuvre d'envergure qui les interpelle tant par le style que par le foisonnement des idées.

Documents rares également : nous avons accès à des textes de conférences de Louise Michel, des articles nombreux de la « Grande citoyenne », des projets de pièce de théâtre, etc., textes provenant pour l'essentiel du Fonds Lucien Descaves, que l'on peut interroger à l'Institut d'histoire d'Amsterdam.

Un ouvrage indispensable pour mieux connaître Louise Michel, foisonnant de références, étonnant de trouvailles comme le texte *Grelottage de Saint-Lazare*, où l'auteure se plaît à transcrire fidèlement une conversation entre deux détenues dans le langage fleuri de l'argot. Ou encore un texte sur les raisons du féminisme, illustrant en une phrase ce que veulent les femmes : « *Tantôt adulée, tantôt insultée, la femme est accoutumée à prendre pour ce que valent les flatte-*

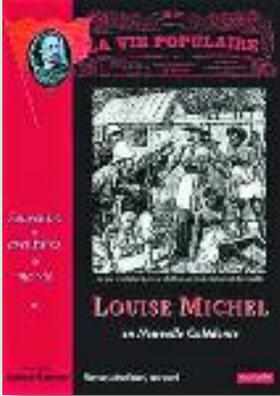
ries et les injures. Nous ne voulons ni de l'autel, ni du ruisseau », écrit-elle. Une belle collection, qui nous fait découvrir les différentes facettes de cette femme devenue une icône. Ainsi, à travers ses œuvres, nous la voyons plus vraie, plus humaine, loin des légendes construites autour d'elle. Courageuse publication, dépassant les *a priori* politiques, pour permettre d'accéder à une véritable œuvre littéraire. Une ambition jamais atteinte jusque-là.

■ CLAUDINE REY

Louise Michel, *Trois romans : Les Microbes humains, Le Monde nouveau, Le Claque-dents*, textes établis, présentés et annotés par Claude Rétat et Stéphane Zékian. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2013, 631 p.

LOUISE MICHEL EN NOUVELLE-CALÉDONIE

Nous est parvenue, il y a quelques mois, la réédition, en 2010, aux éditions Maïade, des *Souvenirs et Aventures de ma vie* par Louise Michel. C'est le fac-similé d'un feuilleton, paru dans *La Vie Populaire*, du 17 mars (soit 11 jours après la mort de la célèbre communarde) au 14 juillet 1905, en tout 18 livraisons relatant son séjour en Nouvelle-Calédonie. Présentée comme écrite par Louise Michel, l'œuvre est en fait le travail d'un journaliste qui se fera un nom dans les livres de jeunesse et les romans policiers, Arnould Galopin.



Le texte, dans la veine des grands romans feuilletons du XIX^e, se lit avec plaisir, et avec une sorte de satisfaction naïve, tant les méchants – gouverneur, surveillants – y sont ridicules, et tant Louise Michel y apparaît comme une héroïne, pleine d’humour, d’humanité, mais perpétuellement révoltée et rebelle à toute autorité. On rit de voir le gouverneur, désarçonné par son pursang, sous les moqueries des communardes, ou ce surveillant, Gripart, brisant son piano à coups de pieds, et finalement happé et tué par un requin. On applaudit Louise épousant la cause des Kanaks et fondant une école pour eux. Malheureusement, elle n’a pas rencontré de Kanaks, sauf celui auprès duquel elle a collecté des légendes, et Gripart n’a jamais existé.

C’est dire qu’il ne faut pas compter sur cet ouvrage pour découvrir la vérité du séjour en déportation de Louise Michel, ni l’authenticité de son caractère. Beaucoup de scènes sont imaginaires, comme l’assassinat du forçat Renelle par le Kanak Kio ; d’autres pré-

sentent une confusion entre le régime des forçats et celui des déportés, ou se sont déroulées dans des lieux d’où Louise Michel était absente ; ainsi, l’exécution des quatre déportés à l’île des Pins en 1874. Certains passages sont démarqués, voire recopiés, de ses *Mémoires*, parus vingt ans plus tôt.

Pour connaître la vérité historique, on se référera au livre de Joël Dauphiné, spécialiste de la Nouvelle-Calédonie, *La déportation de Louise Michel. Vérités et légendes*¹. L’éditrice du présent ouvrage en connaît les erreurs et les approximations et ne cherche pas à les masquer. Il reste que ces *Souvenirs et Aventures de ma vie* sont une lecture agréable, nous renseignent sur la vie du bagne et constituent une pièce dans l’entreprise de canonisation de Louise Michel, au lendemain de sa disparition.

■ NICOLE TORDJMAN

Louise Michel en Nouvelle-Calédonie. Les « Souvenirs et aventures de ma vie », parus en feuilleton au début du XX^e siècle. Textes retrouvés et présentés par Jeannine Garnotel. Maïade éditions, 2010.

(1) Joël Dauphiné, *La déportation de Louise Michel. Vérités et légendes*, Paris, Les Indes Galantes, 2006.

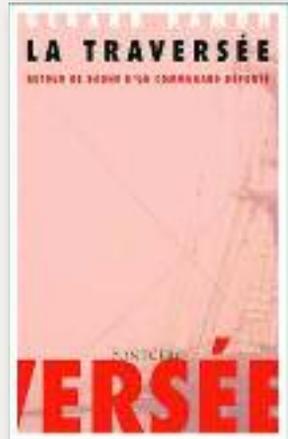
.....

LA TRAVERSÉE

Gérard Hamon nous conte l’histoire imaginaire d’un communard de retour du bagne en Nouvelle-Calédonie, en 1879. Son héros est un anonyme : champignonniste parce que cela ne demandait pas de connaissances particulières, il

est fait prisonnier lors de la Commune de Paris et déporté au bagne. Amnistié, il revient en France à bord du *Var*, un trois-mâts barque à vapeur. Pour tromper son ennui lors de ce voyage de retour, qui va durer onze semaines, notre personnage va tenir un journal de bord. Chaque jour, il nous raconte un épisode de sa vie : avant la Commune, puis son engagement et ses combats lors de celle-ci. Tout est raconté sans ordre chronologique particulier, il nous parle de son père, des différentes étapes de sa captivité, en France, sur l’île des Pins. Et puis il y a ses rencontres, des communards comme lui, ou la vie des marins à bord du *Var*, leurs habitudes et travaux de chaque jour, ou encore de simples citoyens côtoyés çà et là.

L’auteur va ainsi nous parler de communards ayant réellement existé. D’autres personnages sont



imaginaires, composés à l'aide de nombreux documents bibliographiques. Il aborde également des périodes de l'histoire peu souvent citées, telles que la révolte des Kanaks, celles des populations de Cochinchine ou d'Algérie ; périodes liées au colonialisme, parfois mal comprises et mal interprétées par les communards exilés.

Ce livre est basé sur une minutieuse recherche documentaire. Il nous fait découvrir avec talent et émotion une face souvent oubliée de la Commune, celle d'un personnage quelconque au sein d'un épisode dramatique de notre histoire.

■ J-LG

Gérard Hamon, *La Traversée. Retour de baigne d'un communard déporté*, Éd. Ponceq, Rennes, 2016

UNE PLAIE OUVERTE

Patrick Pécherot est un auteur de livres policiers souvent récompensés. Avec *Une plaie ouverte*, il évoque la Commune, des prémices de 1870 jusqu'en 1905, avec un récit en quatre actes et une trentaine de dates bien documentés. L'auteur met en scène des personnages réels et d'autres fictifs. Parmi les communards connus, nous croisons Courbet « *le maître à l'odeur de soufre et de lit défait* » ; Gill au « *sourire soleil*,

caricaturiste aux cent procès, semeur de rimes et de bons mots » ; Vallès aux « *allures d'hirondelle en colère* », Vuillaume et Vermersch du Père Duchêne – les « *trois V* » ; Louise Michel, « *sèche et noire* » « *à l'égal des hommes* », Louise et Clemenceau, Louise et Verlaine ; « *Allix et ses lubies* » ; Rigault, Rochefort, Garibaldi... « *Et tant d'autres aux noms oubliés* » ou inconnus. Pécherot crée donc des personnages fictifs : Charles Richard qui « *note tout ... ses choses vues à la manière de Hugo* » ; Amédée Floquin, qui sera présent au mauvais moment rue Haxo ; Valentin Dana, élégant et énigmatique ; Marceau, fasciné par Dana ; Manon, un modèle qui



« *choisit ceux qui la peignent* » et qui préfère Dana à Marceau. Nous parcourons divers lieux emblématiques de la Commune : des pen-

sions et des brasseries ; la *Marmite* de Nathalie Lemel et Eugène Varlin, rue Larrey ; la rue du Jardinot, où s'imprime *Le Père Duchêne* ; l'atelier de Carjat, rue Notre-Dame-de-Lorette et celui de Courbet, rue Hautefeuille. Nous parcourons les rues de Paris lorsque « *l'air a des douceurs de printemps* » et que « *la vie est une poignée de cerises* » ; puis fin mai, alors que « *c'est fini* » et que l'on « *a entassé les morts dans les charniers*, « *à gauche, collés au mur* »...« *à droite, les survivants. En sursis.* »

Plus de trente ans après la Commune, Marceau est toujours obsédé par Dana disparu après sa condamnation à mort. Fut-il vraiment communard ? A-t-il dérobé de l'argent de la Commune ? Et qui est responsable de la mort de Floquin ? Il croit le reconnaître en figurant du premier western américain. L'enquête dans les milieux du cinéma naissant, en France et en Amérique avec l'aide d'un détective pour qui, finalement, « *Valentin Dana n'existe pas* ». Pour le docteur Allix, qui suit Marceau, il s'agit d'une « *névrose obsessionnelle* » – comme l'autre Allix (Jules et ses escargots...), tous d'ailleurs, un peu « *fous, ils l'avaient tous été, qui croyaient renverser le vieux monde* ». Autant de personnages à la poursuite de fantômes et des souvenirs des journées de la Commune, « *l'histoire des rossignols en fête et des*

cerises d'amour tombées en gouttes de sang. »

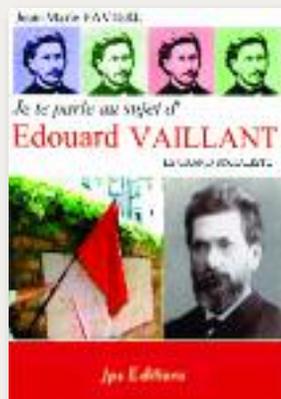
AR

Patrick Pécherot, *Une Plaie ouverte*, Gallimard, 2015 – Prix Transfuge du meilleur polar français. Rééd. 2017, Gallimard, Folio Policier n°834.

ÉDOUARD VAILLANT. LE GRAND SOCIALISTE

Avec ce tome 2 consacré à Edouard Vaillant, notre ami Jean-Marie Favière clôt l'histoire de la vie de la *Tête pensante de la Commune* avec celle du *Grand socialiste*, achevant une belle œuvre biographique, qui vient d'être récompensée par le prix du Salon du livre de Saint-Amand (Cher). Cette deuxième partie, qui s'écoule du retour d'exil en juillet 1880 à son décès en décembre 1915, est centrale comme base de réflexion pour prolonger les idéaux de la Commune. En effet, Édouard Vaillant est un des très rares acteurs de la Commune ayant porté ses idées dans le combat politique, une fois revenu en France. Le décryptage par l'auteur de la pensée de Vaillant au cours de ses mandats, avec son républicanisme social à réformes progressistes, son action totale, sa volonté de rassembler, sans oublier le but à atteindre – la République sociale –, permet de comprendre les ressorts qui le guident, même si son engagement, toujours cohérent, sera tributaire

des situations politiques et internationales qui évoluent au rythme des congrès d'avant 1914. Il refuse le ministérialisme¹ et la guerre, celle-ci devant être combattue par la grève générale propre aux syndicalistes révolutionnaires et anarchistes. Il est aussi l'artisan de l'union des socialistes en 1905. Ses positionnements sur le suffrage universel, l'armée, la République, la laïcité, l'internationalisme, ont un écho évident aujourd'hui. Vaillant n'est donc pas le seul exilé de la Commune à replonger dans l'arène politique ; Jean Allemane, qu'il côtoie, l'est aussi, ses idées méritant d'être mieux connues. La curiosité étant importante en histoire, les éclectiques et très actualisées digressions de Jean-Marie se retrouvent dans les thèmes évoqués, et bien d'autres pouvant ouvrir sur de larges débats argumentés. *Le Grand socialiste* a sous-titré notre ami Jean-Marie, car pour lui, Vaillant, qui maintient un lien permanent avec sa terre natale du Cher, est l'égal de Jaurès et Guesde de par sa stature générale. Si son socialisme patriotique le conduit en 1914, avec tant d'autres, à soutenir la défense nationale, dans le même esprit qu'en 1870, des militants peu nombreux et très courageux choisissent l'opposition, prenant conscience de la grande guerre des classes qui se dessine, cette guerre qui « va tuer » Vaillant. Tout en saluant les deux grands biographes incontournables de Vaillant qu'ont



été Howorth² et Dommanget³, cités constamment par l'auteur, l'approche novatrice du personnage dans la forme et sur le fond apporte un souffle différent, que l'on doit fortement apprécier ; et surtout, la qualité de l'ouvrage de notre ami Jean-Marie rejaillit sur le monde des historiens locaux en quête de vérité.

JEAN ANNEQUIN

Jean-Marie Favière, *Je te parle au sujet d'Édouard Vaillant. T. 2, Le Grand Socialiste*, JPS Éditions, 2016

(1) Terme utilisé par le mouvement socialiste et communiste pour désigner le fait de participer ou de prôner la participation de socialistes à un gouvernement bourgeois. La « crise ministérialiste » divise les socialistes en 1899, lorsque le socialiste Alexandre Millerand accepte d'entrer dans le gouvernement Waldeck-Rousseau. (2) Jolyon Howorth, *Édouard Vaillant. La création de l'unité socialiste en France*, Syros, 1982. (3) Maurice Dommanget, *Édouard Vaillant, un grand socialiste*, La Table Ronde, 1956.

La Commune

DANS CE NUMÉRO

Édito : Un peuple en mouvement . 02

Histoire

Place de la République : un *hyper-lieu* ? . 03

1917 : Lénine, les bolcheviks et la Commune de Paris . 06

Marie David, femme La Cécilia . 09

Notre association

Semaine communarde dans la Creuse . 13

Fête de l'Humanité 2017 . 14

Fête de la Commune 2017 . 15

Aux RDV de l'Histoire de Blois 2017 . 16

Le voyage à Bruxelles . 17

Des nouvelles du Berry . 19

Auxerre : la Fête des libertés . 19

Actualité

La modernité de la Commune de Paris . 21

Dans la prison de femmes de Versailles . 24

Quimper : Rencontre autour de Nathalie Le Mel . 26

Un éditeur ami . 26

J'ai la couleur des cerises et je ne suis pas morte . 27

Culture

La Commune au musée de Saint-Denis . 28

Lectures

Comme une rivière bleue. Paris 1871 . 31

Trois romans . 32

Louise Michel en Nouvelle-Calédonie . 32

La Traversée . 33

Une plaie ouverte . 34

Je te parle au sujet d'Édouard Vaillant, Le Grand Socialiste . 35

SOUTENEZ L'ASSOCIATION !

NOS ACTIVITÉS SONT DE PLUS EN PLUS NOMBREUSES ET PRENANTES, MAIS IL NOUS FAUT LES MOYENS D'EN ASSURER LA RÉALISATION. POUR CELA, NOUS LANÇONS UN APPEL AUX DONNÉS.

Conformément à la législation, les dons ouvrent droit à une déduction fiscale de 66 % de la somme versée, dans la limite de 20 % du revenu imposable. Un justificatif vous sera adressé pour chacune de vos aides.

ADRESSEZ VOS DONNÉS À :

AMIES ET AMIS DE LA COMMUNE DE PARIS

46 RUE DES CINQ-DIAMANTS,
75013 PARIS

UN GRAND MERCI !

Directeur de la publication : Claude Willard.

Ont participé à ce numéro : Jean Annequin, Michèle Audin, Françoise Bazire, Michèle Camus, Jean-Jacques Charrue, Jean-Marie Favière, Marc Forestier, Jean-Louis Guglielmi, Roger Martelli, Michel Pinglaut, Michel Puzelat, Joël Ragonneau, Aline Raimbault, Claudine Rey, Matthieu Stervinou, Jean-Pierre Theurier, Nicole Tordjman.

Coordination : Michèle Camus, Michel Puzelat · **Graphisme et iconographie** : Alain Frappier **Impression** : Imprimerie Maugein · **ISSN** : 1142 4524

Le prochain bulletin (73) paraîtra en février 2018. Faire parvenir vos articles avant le 31 décembre 2017



LES AMIES ET AMIS DE LA

Commune de Paris 1871

46 RUE DES CINQ-DIAMANTS 75013 PARIS · TEL : 01 45 81 60 54 · FAX : 01 45 81 47 91

courriel : amis@commune1871.org | site internet : commune1871.org

Ouvert du lundi au vendredi de 14 h à 17 h · Bibliothèque ouverte aux adhérents le mercredi de 14 h à 17 h (sur rendez-vous)